

La pêche au homard avait connu des jours meilleurs. Autrefois, les pêcheurs professionnels travaillaient dur pour capturer les crustacés noirs. Aujourd'hui, les estivants passaient une semaine de vacances à pêcher pour leur plaisir personnel. Sans rien respecter. Au fil des ans, il avait constaté bien des entorses au règlement. Des gens sortaient discrètement des broches pour éliminer les œufs bien visibles sur les femelles et ainsi faire croire qu'elles étaient licites. Certains relevaient des casiers qui ne leur appartenaient pas, et on voyait même des plongeurs cueillir les homards directement avec les mains. Il se demandait où cela s'arrêterait, si l'on ne pouvait même plus compter sur un code d'honneur entre pêcheurs. Une fois, dans la nasse qu'il remontait il avait trouvé une bouteille de cognac à la place des crustacés disparus, c'était déjà ça. Ce voleur-là avait malgré tout fait preuve d'une certaine classe, sinon d'humour.

Frans Bengtsson trouva deux homards magnifiques dès le premier casier, et il sentit sa mauvaise humeur s'évaporer. Il avait l'œil pour repérer leurs passages et il connaissait quelques véritables mines d'or où les nasses se remplissaient avec la même abondance d'année en année.

Trois paniers plus tard, il avait amassé un tas non négligeable de ces précieuses bêtes. Il ne comprenait pas pourquoi le homard se vendait à des prix aussi éhontés. Certes, ce n'était pas mauvais, mais à choisir il préférerait le hareng pour son dîner. C'était bien meilleur et d'un prix plus raisonnable. Mais les revenus qu'il en tirait augmentaient avantageusement sa retraite à cette époque de l'année.

La dernière nasse était particulièrement lourde et il cala son pied sur le plat-bord pour la dégager sans se déséquilibrer. Lentement il la sentit céder et il espérait ne pas l'avoir esquinée. Il jeta un coup d'œil par-dessus bord mais ce qu'il vit n'était pas le casier. C'était une main blanche qui fendit la surface agitée de l'eau et sembla montrer le ciel l'espace d'un instant.

Son premier réflexe fut de lâcher la corde et de laisser cette chose disparaître dans les profondeurs avec le casier. Mais il se reprit et tira à nouveau sur la corde. Il dut mobiliser toutes ses forces pour réussir à hisser sa trouvaille macabre dans la *snipa* en bois. Le corps mouillé, livide et inanimé roula sur le fond du bateau et lui fit immédiatement perdre son sang-froid. C'était un enfant qu'il avait sorti de l'eau. Une petite fille, les cheveux longs collés sur le visage et les lèvres aussi bleues que les yeux qui fixaient le ciel sans rien voir.

Frans Bengtsson se précipita pour vomir par-dessus bord.

Jamais Patrik n'avait pu imaginer qu'on puisse être aussi fatigué. Toutes ses illusions sur le sommeil des nourrissons avaient été systématiquement brisées ces deux derniers mois. Il passa les mains dans ses cheveux châtain coupés court pour les démêler, sans grand résultat. Si lui était crevé, il n'arrivait même pas à imaginer l'état d'Erica. Lui au moins était dispensé des fréquentes têtées nocturnes. Patrik se faisait du souci pour elle. Il n'arrivait pas à se rappeler l'avoir vue sourire depuis son retour de la maternité, et elle avait de grands cernes noirs. Le désespoir se lisait dans ses yeux le matin et il avait du mal à les laisser, Maja et elle. Pourtant il devait avouer qu'il était franchement soulagé de pouvoir s'échapper vers son monde professionnel rempli d'adultes. Il adorait Maja par-dessus tout, mais se retrouver avec un bébé était comme entrer dans un univers inconnu, avec sans cesse de nouvelles raisons d'être aux aguets et stressé. Pourquoi ne dort-elle pas ? Pourquoi crie-t-elle ? A-t-elle trop chaud ? trop froid ? Est-ce qu'elle n'a pas des boutons bizarres ? Alors que les voyous adultes, il les pratiquait depuis longtemps et il savait comment les gérer.

Il jeta un regard vide sur les papiers devant lui et essaya de se concentrer suffisamment pour pouvoir continuer à bosser. La sonnerie du téléphone le fit sursauter et il mit un certain temps à décrocher.

— Patrik Hedström.

Dix minutes plus tard, il attrapa au vol son blouson, passa par le bureau de Martin Molin et dit :

— Martin, il y a un vieux qui remontait ses casiers à homards, il a trouvé un cadavre.

— Où ça ? Martin eut l'air éberlué. L'annonce dramatique de Patrik venait troubler la routine d'un paisible lundi matin au commissariat de Tanumshede.

— Du côté de Fjällbacka. Il est venu accoster à la place Ingrid-Bergman. Il faut qu'on y aille tout de suite, l'ambulance est en route.

Martin n'eut pas besoin qu'on le lui dise deux fois. Lui aussi attrapa son blouson pour affronter le temps frisquet d'octobre puis il suivit Patrik à la voiture. Le trajet pour Fjällbacka se fit en un temps record et Martin dut agripper plusieurs fois la poignée du plafond quand la voiture frôlait le bas-côté dans les virages serrés.

— C'est une noyade ? demanda Martin.

— Comment veux-tu que je le sache ? dit Patrik, mais il regretta immédiatement son ton revêche. Excuse-moi, j'ai pas assez dormi.

— Pas de problème, dit Martin. Vu la fatigue que Patrik avait affichée ces dernières semaines, il l'excusait volontiers.

— Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle a été trouvée il y a une heure et, d'après le vieux, qu'elle n'a pas l'air d'être restée dans l'eau très longtemps, mais je suppose qu'on ne va pas tarder à en savoir plus, dit Patrik pendant qu'ils descendaient Galärbacken vers le quai où une *snipa* en bois était amarrée.

— Elle, tu as dit ?

— Oui, c'est une fille, une enfant.

— Oh merde ! dit Martin et il regretta de ne pas avoir suivi son premier instinct, rester à la maison, bien au chaud au lit avec Pia.

Ils se garèrent au café *Le Ponton* et se précipitèrent vers le petit bateau. Étonnamment, personne ne s'était encore

rendu compte de ce qui s'était passé et il n'y avait pas de badauds à éloigner.

— Elle est là dans le bateau, dit le vieux qui venait les accueillir sur le quai. Je n'ai pas voulu la toucher trop et la déplacer, la petite.

Patrik connaissait bien le teint pâle du visage de l'homme. Il avait le même chaque fois qu'il était obligé de contempler un cadavre.

— A quel endroit vous l'avez trouvée ? demanda Patrik, repoussant ainsi de quelques secondes sa confrontation avec la morte. Il ne l'avait pas encore vue que déjà il sentait son estomac protester.

— A Porsholmen. Côté sud. Elle s'était prise dans la corde du cinquième casier que je relevais. Sinon il aurait fallu du temps avant qu'on la retrouve, cette petite. Peut-être même jamais, si les courants l'avaient poussée au large.

Patrik n'était pas étonné que le vieux connaisse si bien l'action de la mer sur un noyé. Tous ceux de la vieille école le savaient parfaitement : au début, un corps coule pour ensuite remonter lentement vers la surface au fur et à mesure qu'il se remplit de gaz, puis au bout d'un certain temps il est finalement réexpédié au fond. Autrefois, la noyade était un risque bien réel pour les pêcheurs et Frans Bengtsson avait certainement participé plus d'une fois à la recherche de malheureux collègues disparus.

Comme pour le confirmer, le pêcheur dit :

— Elle n'est pas dans l'eau depuis bien longtemps. Elle n'avait pas encore commencé à flotter.

— C'est ce que vous avez dit au téléphone. Patrik hochait la tête. Bon, je suppose qu'il faudrait qu'on s'y mette, alors.

Lentement, lentement, Martin et Patrik avancèrent côte à côte jusqu'au bout du quai, où le bateau était amarré. Quand ils furent tout près, le plat-bord ne leur cachait plus la vue du corps posé sur le fond. La fillette s'était retrouvée sur le ventre quand Bengtsson l'avait tirée dans le bateau et ils virent d'abord une chevelure rousse mouillée et emmêlée.

— L'ambulance arrive, on les laisse s'occuper de la retourner.

Martin hochait seulement la tête, doucement. Le contraste avec son visage blême faisait paraître ses taches de rousseur et ses cheveux poil de carotte bien plus roux qu'ils ne l'étaient et il luttait pour surmonter la nausée.

La grisaille et le vent qui se déchaînait maintenant créaient une ambiance lugubre. Patrik fit signe aux ambulanciers qui, sans se presser, déchargèrent un brancard et l'apportèrent.

— Noyade accidentelle ? L'un des deux ambulanciers leva le menton vers le bateau.

— Oui, on dirait, répondit Patrik. Mais c'est au médecin légiste de le déterminer. On ne peut rien faire pour elle, quoi qu'il en soit, à part la transporter.

— Ouais, c'est ce qu'on avait compris. On va commencer par la mettre sur le brancard.

Patrik avait toujours trouvé que, dans son métier, le malheur qui frappe des enfants était le pire à affronter, mais depuis la naissance de Maja le malaise s'était décuplé. C'était un véritable supplice, la tâche qui les attendait. L'identification faite, ils seraient obligés de briser la vie de ses parents.

Les ambulanciers étaient descendus dans le bateau et se préparaient à hisser le corps sur le quai. L'un d'eux commença doucement à le retourner sur le dos. Les cheveux mouillés se déployèrent sur le fond tel un éventail autour du visage pâle et les yeux vitreux semblaient observer le passage des nuages gris.

Patrik s'était tout d'abord détourné, mais à présent il se força à regarder la fillette. Une main froide enserra son cœur.

— Oh non, non, putain de merde.

Martin le regarda avec consternation. Puis la lumière se fit en lui.

— Tu la connais ?

Patrik ne put que hocher la tête, incapable de parler.

## STRÖMSTAD 1923

Jamais elle n'aurait osé l'exprimer à haute voix, mais parfois elle se félicitait que sa mère soit morte en la mettant au monde. Ainsi, elle avait son père rien que pour elle et, d'après ce qu'on lui avait dit sur sa mère, elle n'aurait pas pu la mener par le bout du nez aussi facilement. Alors que son père était incapable de refuser quoi que ce soit à sa fille orpheline. Une réalité qu'Agnes n'ignorait pas et dont elle profitait pleinement. Certains amis et membres de la famille avaient essayé de signaler ce manège à son père mais, même si de temps en temps il essayait mollement de dire non à sa chérie, son beau visage, avec de grands yeux qui savaient si aisément faire couler les larmes, finissait tôt ou tard par gagner. Quand elle en était à ce stade, le cœur paternel cédait généralement, et elle arrivait presque toujours à ses fins.

Le résultat était là : à dix-neuf ans, c'était une fille excessivement gâtée, et la plupart des amis qu'elle s'était faits au fil des ans diraient probablement qu'elle avait carrément tendance à être méchante. C'était surtout les filles qui le disaient. Les garçons, Agnes l'avait découvert, allaient rarement au-delà de son joli minois, son beau regard et sa longue chevelure soyeuse qui amenaient son père à se soumettre au moindre de ses caprices.

La villa à Strömstad était une des plus imposantes de la ville. Située en hauteur avec vue sur la mer, elle avait été payée avec la fortune dont sa mère avait hérité mais aussi avec l'argent que son père avait gagné dans l'industrie de la pierre. Il avait failli tout perdre pendant la grève de 1914, lorsque les tailleurs de pierre comme un seul homme

s'étaient opposés aux grandes compagnies. Mais l'ordre avait été rétabli et, après la guerre, les affaires étaient redevenues florissantes. Surtout la carrière de Krokstrand près de Strömstad, qui tournait à plein régime pour assurer ses livraisons principalement à destination de la France.

Agnes ne se souciait pas trop de savoir d'où venait l'argent. Elle était née riche et avait toujours vécu comme une nantie. Que l'argent provienne d'un héritage ou qu'il soit le fruit d'un travail n'avait aucune importance tant qu'elle pouvait acheter des bijoux et de jolis vêtements. Tout le monde ne voyait pas les choses ainsi, elle en était consciente. Ses grands-parents maternels avaient poussé les hauts cris lorsque leur fille avait épousé August. Le père d'Agnes était un nouveau riche issu d'un milieu modeste et ses parents n'avaient pas leur place dans les grandes réceptions. Il convenait de les inviter dans des contextes plus simples, quand seule la famille proche était présente. Et même ces rencontres étaient pénibles. Ces pauvres gens ne savaient pas comment on se conduit dans les salons distingués et leur conversation restait désespérément banale. Les grands-parents d'Agnes n'avaient jamais compris ce que leur fille pouvait voir en August Stjernkvist, ou Persson, qui était son véritablement nom de naissance. Sa tentative de prendre l'ascenseur social en changeant simplement de nom ne les impressionnait guère. Mais leur petite-fille était une grande joie pour eux et ils rivalisaient avec son père pour la gâter après la mort tragique de sa mère en couches.

— Mon cœur, je m'en vais au bureau.

Agnes se retourna lorsque son père entra dans la pièce. Elle pianotait, s'étant surtout installée devant le grand piano orienté vers la fenêtre parce qu'elle savait y être à son avantage. Elle n'était pas vraiment douée pour la musique ; malgré les coûteuses leçons qu'on lui payait depuis son plus jeune âge, elle arrivait à grand-peine à déchiffrer les partitions devant elle.

— Père, as-tu réfléchi à la robe que je t'ai montrée l'autre jour ? Elle le supplia du regard et elle vit que, comme d'habitude, il était tiraillé entre sa volonté de dire non et son incapacité à le faire.

— Ma chérie, je viens de t'acheter une robe à Oslo...

— Mais elle est doublée, père, tu ne peux tout de même pas imaginer que je vais aller à la fête samedi soir dans une robe d'hiver, par une telle chaleur ?

Vexée, elle fronça les sourcils et attendit sa réaction. Si, contre toute attente, il opposait de la résistance, elle ferait trembler un peu sa lèvre et, si ça ne suffisait pas, quelques larmes régleraient l'affaire. Aujourd'hui il avait l'air fatigué et elle ne pensait pas qu'il en faudrait davantage. Comme toujours, elle eut raison.

— Bon, bon, va donc les voir à la confection demain et passe commande. Mais tu vas finir par donner des cheveux blancs à ton vieux père.

Il secoua la tête, mais ne put s'empêcher de sourire quand elle bondit pour lui planter une bise sur la joue.

— Allez, continue tes gammes maintenant. Il se peut que samedi ils te demandent de jouer quelque chose, alors mieux vaut être bien préparée.

Satisfaite, Agnes se réinstalla sur le tabouret et continua docilement ses exercices. Elle voyait déjà le tableau. Tous les regards seraient posés sur elle, assise devant le piano à la lueur vacillante des chandelles, vêtue de sa nouvelle robe rouge.